

montent à quatorze ; il est donc nécessaire d'en classer quelques-unes ensemble, pour en former dix ; et il était naturel de réduire au même précepte, les clauses qui se rapportaient au même objet.

On prétend que c'est St. Augustin qui le premier a proposé la division que suit l'Eglise catholique. St. Clément d'Alexandrie (*Strom. lib. VI.*) et St. Jérôme (*Commentaire in Ps. 32*) ont adopté cette méthode.

Je crois, M. l'Editeur, qu'en voilà assez pour prouver à M. T. qu'un serpent s'est usé les dents sur une lime, en voulant prouver que les catholiques ont mutilé les commandemens ; la double traduction française qu'on donne le Rd. ministre de l'Evangile, doit lui faire apercevoir que l'original n'a pas toujours été traduit mot-à-mot, autrement il n'y aurait aucune variante dans les deux textes, qu'il nous a donnés.

Ainsi, voilà nos protestans opposés les uns aux autres, opposés à leur vieux père Martin Luther, à Jean Hus, à tout le passé ; demain leurs enfans leur seront opposés ; leur vie entière n'est qu'une longue opposition à toute vérité chrétienne : leur religion est toute là. De savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils disent, ce qu'ils croient, c'est le seul mystère de leur sainte réforme. Il est tems de la réformer.

AVIS.

Les personnes qui auraient des envois à faire à la Rivière Rouge sont prévenues que les lettres et commissions doivent être remises à l'agence de la Compagnie à Lachine avant le 25 de ce mois.

BULLETIN.

Les nouvelles de la santé de Sir Charles Bagot sont sans consistance ; celle du jour est contraire à celle de la veille et du lendemain ; elles n'offrent plus qu'une succession continuelle de craintes et d'espérances. Il se signe en ce moment à Montréal une adresse d'adieux à l'illustre malade, qui sera pour lui une nouvelle preuve bien consolante de l'estime et de l'affection qu'il a su se gagner pendant son administration.

Nous demandions mardi dernier à nos bons amis nos ennemis de nous inventer quelque chose de nouveau, ne fût-ce que le Petit Poucet, une drôlerie quelconque qui pût égayer un peu la monotonie de leur vieille comédie protestante. Ils viennent de nous servir à souhait ; tant il est vrai que nous les avons bien jugés en leur trouvant des dispositions naturelles très prononcées à jouer la comédie et à divertir le public. Voici le fait. Mardi dernier, jour de marché, au moment où chacun criait ses oies et ses dindons à vendre, voici venir des revendeurs d'un autre grand marché, lesquels affriandés par l'affluence et le bon débit du marché neuf, crurent pouvoir y placer avantageusement leur fond quelque peu avarié. Ce fond de boutique consistait en une feuille d'affiche longue d'une aune, ayant en tête des caractères de hauteur respectable, puis des lettres moyennes, puis de petites, de toutes les espèces ; le tout encadré de la vignette obligée dans laquelle figuraient des oiseaux qu'on prit pour des paons, d'autres disent des dindons : cela faisait un assez joli coup d'œil, et les canards et les dindons naturels en parurent sensiblement émerveillés ; c'était par sympathie sans doute. Or, que contenait l'affiche ? l'annonce de quelque représentation théâtrale ? Les marchands de morue le pensaient d'abord. Mais grand fut l'ébahissement général quand après avoir rassemblé, à grands renforts d'érudition, les lettres colorées de l'affiche monstre on lut : **SECOND COMMANDEMENT DE DIEU.** Et chacun de rentrer le juron qui était sur ses lèvres, à la vue de cet étal d'un nouveau genre. On distribua bientôt l'affiche *gratis*, parcequ'on ne put la vendre, et qu'il fallait en finir. Alors on vit les commandemens de Dieu tout entiers sur deux colonnes, puis en regard nous ne savons quelle traduction dans laquelle les habitans du marché lurent : *tu ne paillarderas pas ?*—Qu'est-ce que paillarder ?—Connais pas.—Et toi ?—Ni moi non plus.—Et toi.—M'est avis que c'est le paillasse, (1) le bouffon de la comédie, car c'est une comédie, n'est-ce pas ?—Faut demander à l'homme ?—Mon ami, c'est-ti vous qui êtes le paillasse, qui allez paillarder ?—Nô, ce n'être pas moà qui faire cela : c'être master Tanner, et il montrait un nom au bas de l'affiche. Que dit-il ?—Que c'est un maître-tanneur.—Oui, c'est lui qui fera les cuirs.—Nô, nô, être réverend master Tanner, reverend minister.—Connais-tu ça ?—Ça va-ti sur l'eau ?—Il se moque de nous.—Il faut le chasser ce baragouineur-là.—Non, il faut prendre ses images, ça peut servir.—Tu as raison, moi je vais en envelopper mon beurre.—Moi, mon fromage.—Moi, mon goudron.—Moi . . . Survient un homme plus expert de la tactique évangéliste que les autres. Que faites-vous ? ne voyez-vous pas que ce sont des ministres protestans qui veulent vous ôter

vos religions.—Avec cette affiche là ?—Oui, ils affichent à présent, ils colent leurs religions ; elles ne tenaient plus. Ils vous disent là que vous ne connaissez pas vos commandemens, et ils veulent vous en faire d'autres et vous les apprendre.—Bien vrai ?—Parole d'honneur, et ils viennent comme cela sur les marchés pour en vendre.—Des commandemens ?—Oui, et des religions.—Mais nous ne pouvons nous autres vendre nos dindons qui valent bien mieux.—Alors ils vous en donneront *gratis*.—Des dindons ?—Non, des religions.—C'est-ti amusant ça des protestans ! je vais conter tout ça à M. le curé dimanche, il rira bien. . . Les revendeurs du marché protestant virent bien qu'ils n'avaient pas de chance dans cet endroit là, et ils allèrent coller le restant du magasin sur tous les coins de rue ; de sorte que chacun en passant se disait : tiens, ces farceurs là finissent drôlement. C'est comme au théâtre : après le drame la petite pièce. Ils ne peuvent plus faire peur, ils font rire. Or, le public aime beaucoup mieux rire que d'être victime, il préfère Polichinelle au bourreau. Ainsi, révérends, vous avez rendu un grand service au pays : vous avez trouvé le bon moyen d'amuser les Canadiens ; nous n'aurions pas si bien trouvé, et nous vous remercions de nous avoir inventé celle-là. Continuez encore un mois cette représentation là : elle est bonne, alors vous nous en inventerez une autre.

Voici un autre spectacle. On annonçait dernièrement dans un journal anglais que tel jour, à telle heure, dans telle église *méthodiste*, aurait lieu une assemblée femelle pour prendre le thé d'abord, ensuite pour aviser au moyen de propager le méthodisme dans les campagnes et parmi la population catholique et canadienne. L'assemblée eut lieu, le thé fut bu et trouvé excellent, des sermons furent prononcés au dessert, l'église avait le plus ravissant aspect, et on se sépara fort content du souper. Des sermons, c'est autre chose. Après tout c'était un hors-d'œuvre qui ne figurait au banquet que comme entremets. On se trouva si bien de cette nouvelle mode religieuse qu'on recommença, et vive la joie et la réforme ! car ces malheureux papistes n'auraient jamais eu l'idée de convertir leurs églises en salle à manger et leur religion en banquets et en soirées dansantes. Quant aux conversions des catholiques, la chose est restée en projet pour le moment ; mais cela se fera, ces dames l'ont promis en dégustant leur café ; et les ministres leurs dévoués et tendres époux ont reçu l'ordre d'y tenir la main ; pauvres maris !

Voilà un digne pendant au marché et aux affiches. Il vous faut à présent improviser des banquets, servir du thé et des confitures dans vos temples, pour y avoir des fidèles. Sans doute qu'au bas de vos pamphlets, de vos affiches, de vos sermons, vous mettez désormais : **GRAND DÎNER POUR FAIRE AVALER TOUT CELA ; du bœuf, des oies et du brandy à discrétion.** Nous avons choisi tout cela nous mêmes le jour que nous avons été prêcher au marché. Prenez garde alors que votre cuisine soit meilleure que vos doctrines et votre éloquence, car vous courrez risque d'être de nouveau tous seuls pour jouer vos comédies. Nous vous conseillons d'ajouter à vos moyens de succès quelques tables de wisth, des lanternes magiques et des bals : un petit bal ne gênerait rien, au contraire. Vous avez fait rire, vous seriez danser : c'est dans l'ordre. Ainsi, voyez combien de ressources il vous reste, et que vous ne soupçonniez seulement pas : des marchés, des affiches, des festins, des bals, des ménageries, des vaudevilles, le tout entremêlé de lectures de vos bibles, de sermons de M. le révérend un tel, de Mad. la révérende une telle, d'injures à ces damnés papistes, par manière d'entr'actes ; ce sera un carnaval complet.

Voilà donc où vous en êtes réduits, révérends de toutes les espèces. A courir les marchés pour trouver à qui parler, à coller vos religions aux coins des rues, à côté des affiches des théâtres et du cochon-savant, à courir les rues et les carrefours pour jeter, comme des filous, vos pamphlets par les portes que vous entrebaillez, parceque vous n'osez vous montrer en les ouvrant tout à fait ; à faire de vos églises des restaurants, et de vos doctrines des piques-niques. On dit que pour vous faire ouvrir et recevoir vous vous disiez les envoyés de l'autorité ecclésiastique, et que vous n'aviez pas reculé devant la profanation impudente du nom de notre évêque. Vous êtes donc bien pauvres et bien misérables, vous êtes donc aux abois et au désespoir, pour être poussés à d'aussi honteuses et criminelles ressources ? Vous avez donc perdu tout sentiment de respect de vous mêmes, le dernier sentiment qui meurt au cœur d'un homme ? Vous avez donc perdu le peu de bon sens qui sans doute vous avait été donné ? Qui êtes vous donc ? Vrai-

[1] Paillasse, Bateleur de foire, mauvais bouffon des théâtres burlesques.